

navire naufragée, sont arrivées ici, à bord de la goëlette *Lady Bagot*. Le capitaine M<sup>r</sup> Bride est resté auprès du navire pour sauver tout ce qu'il pourrait.

FRANCE.

5 octobre. — On lit dans le *Messenger* :  
 « Le roi a décidé, dans le conseil tenu hier au palais de Saint-Cloud qu'un monument serait élevé, à Djemâa-Ghazaonat aux braves qui, dans cette funeste rencontre, ont si vaillamment soutenu l'honneur du drapeau. Ce monument, destiné à perpétuer la mémoire d'une résistance héroïque, crappellera à jamais sur la terre africaine le dévouement et l'inébranlable courage de notre armée. Les noms des officiers et soldats qui ont succombé, et dont la France déplore si vivement la perte, seront inscrits sur la pierre funèbre, offerts à tous comme un glorieux exemple et un impérissable souvenir.

C'est une noble pensée, mais le lieu est on ne peut pas plus mal choisi. C'était en France, à Alger si l'on veut, qu'un semblable monument devait être élevé : mais sur la frontière sur la place même teinte du sang de nos troupes, c'est encore une erreur et une faute. C'est élever un monument qui rappelle aux Arabes leur victoire et notre défaite. C'est leur dire à jamais ; Là, quatre cents Français ont succombé : jusqu'au dernier sous le sabre des musulmans. L'orgueil d'Abel-el-Kader en sera plus flatté que celui des Français.

IRLANDE.

— Déjà trop misérable, le peuple d'Irlande est encore menacé par l'horrible famine. La maladie des pommes de terre qui forment sa seule nourriture fait chaque jour, dit-on, d'épouvantables ravages. On assure que le gouvernement anglais envoie en secret des agens en Irlande pour lui faire un rapport sur l'état des récoltes. On pense que la détresse qui menace les Irlandais déterminera sir Robert Peel à proposer au parlement une modification de la loi des céréales.

Ami de la Religion.

— Le *Cork Reporter* contient ce qui suit sur le même sujet :

« La maladie des pommes de terre fait de rapides progrès. Le comté de Kerry, qui, jusqu'à ce jour avait été à l'abri de la contagion, probablement parce qu'il est voisin de la mer, vient d'en être frappé. Les circonstances deviennent alarmantes. Il faut que le gouvernement prenne des mesures pour ouvrir les portes à l'importation du blé étranger, car le blé indigène a considérablement augmenté de prix par suite de la maladie des pommes de terre, et il faut aussi prohiber l'exportation des pommes de terre. Pendant que l'on exporte des quantités considérables de pommes de terre du port de Dublin pour le continent et ailleurs, les prix des grains augmentent rapidement à Dublin et dans les marchés de la province.

Idem.

RUSSIE.

— On lit dans la *Gazette de Leipzig* :  
 « Des lettres d'Odessa confirment les revers que les Russes ont éprouvés dans le Daghestan. L'armée du prince de Woronzof était arrivée dans Gersel, forteresse située sur l'extrême frontière du Caucase. Il n'est point resté de garnison à Dargo. Vu la saison avancée, il n'y aura point cette année d'expédition nouvelle dans le Daghestan. Schamil a, dit-on, en ce moment, une armée plus considérable que jamais autour de lui. »

## LES ECOLIERS ET LE MISSIONNAIRE

### OU LES VŒUX CHANGES D'OBJETS.

« Maudit soit le désir que j'ai eu de m'embarquer dans cet infernal coche ! Depuis cinq mortelles heures que nous avons quitté Paris, il me semble que je vois encore les tours de sa cathédrale, et du train dont nous allons je crains que nos vacances ne soient passées avant que nous ne soyons arrivés à Auxerre. Imbécille que j'ai été ! c'était pour revenir au collège que j'aurais dû choisir cette lente voiture, mais la prendre pour retourner chez mes parents ! fut-il jamais sottise plus complète !

— Un peu de patience, Alphonse, quelques momens d'ennui sont bientôt passés, et tu n'en auras que plus de plaisir à te retrouver auprès de tes parents.

— Je n'avais pas besoin de ce nouveau retard pour augmenter mon désir de les revoir ; songe donc, Edouard, que voilà déjà un an que j'en suis séparé. Comme mon petit neveu doit être grandi ! Et Castor donc qui n'aurait que trois mois quand je l'ai quitté l'année dernière ? sais-tu bien que mon père me marque qu'il arrête déjà aussi bien que sa mère, qui est cependant la première chienne du canton !... Mais marche donc, malheureux bateau, marche ! je voudrais que tous les tritons de la fable vinsent le pousser et te fissent faire dix lieues à l'heure.

— Oh s'il ne s'agissait que de faire des souhaits, je sais bien que ton imagination ne serait pas en défaut, et que tu saurais tu créer une existence fort agréable ; mais malheureusement il n'en va pas ainsi, et il faut que tu te conformes aux circonstances au lieu de leur commander.

— C'est bien ce qui me désole ; car si quelques bonne fée voulait seulement m'accorder cinq ou six dons que je lui demanderais, je ne

sais pas si je consentirais ensuite à changer mon existence, fût-ce même pour celle d'un ange ; je crois, en vérité, que je lui demanderais du retour.

Telle était la conversation qu'avaient entre eux deux jeunes élèves du collège Louis-le-Grand, qui avaient pris le coche d'eau de Paris à Auxerre pour retourner chez leurs parents passer leurs vacances. Un missionnaire qui voyageait par le même coche, les avait entendus et, espérant pouvoir profiter de l'occasion pour leur faire entendre quelques conseils salutaires, il voulut prendre part à la conversation : s'adressant donc à Alphonse, il lui dit : « Je ne serais pas fâché pour mon compte que quelque bonne fée vous accordât les dons que vous lui demanderiez ; car je ne présume que vous n'oubliez pas de faire marcher plus vite notre bateau, donc je ne loue pas plus que vous de la célérité.

Alphonse.

— En vérité, Monsieur l'abbé, je ne sais pas si dans cette supposition, je m'amuserais à demander une bagatelle pareille ; j'aurais à songer à tant d'autres choses bien plus intéressantes, que celle-ci pourrait bien être oubliée.

Le Missionnaire.

Je conçois que l'enbarras du choix serait grand ; et pour moi, je suis bien qu'en votre place, je craindrais fort de me tromper, et de faire, en définitive, comme l'homme au trois souhaits de la fable.

Alphonse.

Bah ! l'auteur n'a arrangé cela comme il l'a voulu pour faire un conte plaisant ; mais je vous répond bien que la fée n'en serait pas quitte avec moi pour une aune de boudin.

Edouard.

Eh bien, voyons ; dis nous ce que tu demanderais.

Alphonse.

D'abord, la première chose se devine aisément, comme la santé est le plus précieux de tous les biens, et que sans elle, ils seraient tous inutiles, j'en demanderais une à l'épreuve de tous les accidens possibles ; qui me donnât l'assurance de n'être jamais, quoique je fisse, ni malade, ni même seulement indisposé ; je voudrais être de plus tellement invulnérable que les coups de sabre et même les boulets du canon rebondissent sur mon corps comme sur une muraille d'acier.

Edouard.

Ce serait là en effet, un bel avantage, et dont aucun homme jusqu'à présent, pas même défunt Achille de héroïque mémoire, n'a pu se flatter de jouir ; quel est le second que tu adjoindrais à celui-ci ?

Alphonse.

Il se devine aussi aisément que le premier ; qu'est-ce qu'un homme sans argent peut faire ? je voudrais donc avoir un fonds inépuisable de richesse : on dit que le Juif-errant a toujours cinq sous dans sa poche, qui se renouvelent sans cesse, je demanderais cinq cents francs en or, qui fussent continuellement remplacés aussitôt que dépensés.

Edouard.

Fort bien ! je vois que tu vises au solide ? mais je crois que tu vas être embarrassé pour les autres dons à demander.

Alphonse.

Nullement ; comme avec ces deux premiers avantages, je pourrais encore n'être qu'un sot, et me faire moquer de moi partout, ce qui nuirait beaucoup aux plaisirs que devraient me procurer ma fortune et ma santé, je voudrais avoir deux fois autant d'esprit et de talents en tous genres qu'aucun des hommes qui en ont eu le plus dans chacun de ces genres.

Edouard.

Judicieusement pensés et ! si ces dons te sont au jour accordés, je te prie en grâce de me réserver la place de ton valet de chambre : je vois qu'il y aura beaucoup à gagner auprès de toi : maintenant, quel est le quatrième que tu demanderais ?

Alphonse.

Celui-là demanderait un peu plus de réflexion ; car, après avoir ainsi pourvu à l'essentiel, je n'aurais plus à m'occuper que des choses d'agrément, et plus le nombre en est grand, plus le choix en est difficile.

Le Missionnaire.

Pour un esprit inventif comme le vôtre, c'est être arrêté pour bien peu de chose ; vous vous amusez à demander des bagatelles, tandis que, d'un seul mot, vous pouvez avoir beaucoup plus que ce que vous demandez en dix, et sans avoir même la crainte de vous tromper dans le choix.

Alphonse.

Et quel est donc ce mot ?